

D'une aînée à un aîné

Diane Beaudry

Volume 26, numéro 1 (151), février 1984

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30724ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Beaudry, D. (1984). D'une aînée à un aîné. *Liberté*, 26(1), 81–86.

DIANE BEAUDRY (1946)

D'UNE ÂÎNÉE À UN ÂÎNÉ

En réponse à l'article de François Ricard (LIBERTÉ 150, décembre 1983): pour compléter son tableau d'une génération et en particulier le déferlement.

Faisant moi-même partie du *baby-boom*, je ne peux que sourire d'aise en lisant l'article de François Ricard décrivant de façon laconique la chance toute «numérique» que nous avons d'être nés dans une bulle démographique qui constamment adapte le monde extérieur à sa propre forme.

Je suis d'accord avec sa description de la période bleue ou rose de l'adolescence, celle de nos 15-20 ans, celle du Québec, celle de la société post-industrielle nord-américaine. Sa conclusion est également juste: «L'adolescence, c'est une bien belle chose. Pourvu qu'on en sorte.»

A partir de ce point, nos perspectives bifurquent, car à ce moment de croissance bien précis, la génération du *baby-boom* se scinde en deux groupes distincts et peut-être irréconciliables. Cette dichotomie aura son point de départ dans la distinction puis la séparation des genres.

En effet, l'adolescence de cette génération s'est vécue uniformément ou presque par les deux sexes. A preuve, la mode unisexe régnait partout, la coupe de cheveux ou la non-coupe faisait fureur. Nos parents

médusés ne pouvaient différencier de dos leur fils de leur fille et vice-versa. Mais cette homogénéité n'a fait qu'un temps, le temps d'un bel espoir, un temps où les filles ont cru pouvoir comparer leur liberté, leur autonomie à celles des garçons qui grandissaient à côté d'elles.

Mais la réalité qui les attendait était tout autre. Les normes sociales qui régissent la condition féminine traditionnelle tant dans le marché du travail que dans nos institutions familiales allaient mettre un terme à ce grand égalitarisme adolescent.

Tant et aussi longtemps que les chérubins du *baby-boom* n'avaient pas mis le pied dans le monde du travail, ils étaient des consommateurs idéals et tout à fait inoffensifs. Public-cible bien identifié, très contrôlable parce que jeune et homogène, ils influençaient la production, mais n'avaient en main aucun des vrais pouvoirs économiques. On les écoutait, on produisait, on empochait!

Nos aînés immédiats étaient passés maîtres dans l'art de nous plaire et nous n'étions pas encore assez maîtres de nous-mêmes pour les déloger.

Et on a tous grandi, du moins en âge!

Les jeunes femmes, première génération de femmes dégagées à court terme du souci et de l'inquiétude de la procréation, étaient plus libres et pour la plupart plus instruites que leurs aînées. Elles avaient vu leurs mères soumises à l'autorité religieuse et conjugale, étrangères à toute liberté économique, bref, limitées dans leurs actions sociales et politiques. (Faut-il le rappeler, le droit de vote pour les Québécoises date des années quarante.)

Donc, contrairement à leurs mères, ces adolescentes avançaient dans la vie avec l'assurance des *baby-boomers*, enjouées et fières de leur nouvelle force de femme.

Malheureusement, elles allaient se frapper violemment contre le mur des traditions désuètes véhiculées par ces mêmes aînés qui les avaient gavées enfants et adolescentes. Le choc fut d'autant plus

sérieux que leur élan était superbe. Elles avaient cru pouvoir poursuivre cette montée alerte dans leur vie adulte, vivre à pleines dents (comme en publicité), être la première génération de femmes s'assurant financièrement, refusant le paternalisme de la famille, le joug de l'Eglise et les tâches ingrates des enfants venus trop tôt dans la vingtaine. Désormais, on vivrait avec son copain, on reculerait de deux ans en deux ans le temps des enfants, sans toutefois le proscrire, et on se chercherait un boulot intéressant à la saveur de la vie vécue jusqu'alors. Bref, l'élément féminin du *baby-boom* s'en promettait.

Mais que s'est-il donc passé?

Dans leur jeune enthousiasme, ces femmes s'étaient déjà transformées en «Perrettes» et ne comprenaient pas très bien pourquoi on les reléguait dans des ghettos d'emplois mal payés et dénués d'intérêt, pourquoi un doctorat leur assurait une position évaluée annuellement à 6 000\$ de moins que celle d'un confrère, pourquoi elles se butaient constamment à une attitude paternaliste difficile à cerner mais paralysante.

A la maison, la lune de miel égalitaire avait été de courte durée. On retombait rapidement dans les stéréotypes habituels et le baseball du samedi après-midi à la télé avait tôt fait de remplacer le partage des tâches domestiques.

La venue des enfants marquerait une autre étape tout aussi «astreignante». Avec «l'Obstétrique-Etat» à l'allure gouvernementale, la femme enceinte se rendait compte qu'elle ne possédait pas sa grossesse, qu'on la comptabilisait, l'organisait, la prenait complètement en charge. Alors que jeune adolescente, elle avait déjà le contrôle de son existence, elle le perdait à ce moment crucial. Le père de son enfant, par contre, semblait regagner des droits marginaux qui devaient reconforter le couple et assurer au partenaire une brillante carrière de père. La médecine, faute de s'humaniser, se paternisait et répondait au désir mâle des *baby-*

boomers. Il faudra encore maintes batailles épiques pour que les femmes gagnent leur autonomie dans l'accouchement.

L'accouchement passé, la vie de famille prenait son envol et tristement, dans bien des cas, ne volait que d'une aile.

Nous sommes devenus des époux, mais pour aussi longtemps que tiendrait notre désir. Nous sommes devenus des parents, mais sans enfants et sans responsabilités (...). Et quant aux beaux projets de naguère, indépendance, société égalitaire, nous les avons gardés comme nous les avions trouvés, à l'état de projets (...). Notre corps à garder jeune, notre esprit à garder libre, nos potentialités à garder intactes : notre adolescence à préserver (F. Ricard).

Voilà le second réveil pour les femmes de ma génération : les enfants sont des « potentialités » qui nous entament, ils sont bien là et dans bien des cas la responsabilité de la mère. L'éclatement de la famille, la femme en paie le prix. La majorité des divorces survient lors de la première année de vie du premier enfant et 90 % des pensions alimentaires ne sont plus payées après la première année.

« L'adolescence c'est une bien belle chose. Pourvu qu'on en sorte », dit Ricard et il a bien raison, mais je trouve que les femmes sont sorties de cette adolescence la tête la première, et à une vitesse fulgurante. Nous en sommes encore tout étourdies. Que s'est-il donc passé, monsieur Ricard ?

Pour en sortir (de l'adolescence), vous dites : « Il faut des obstacles, des désillusions, des réalités contraires au désir, des épreuves à la suite desquelles on se fait une raison, bref, il faut des occasions d'ironie ».

Je vous donne raison. Ces obstacles, ces désillusions, ces réalités contraires au désir, ces épreuves à la suite desquelles on se fait une raison, les femmes de votre génération les ont vécus et les vivent encore douloureusement. Serait-ce que la vie a fait des femmes de nous, alors que vous seriez restés « adolescents » ? C'est bien possible. Il me semble parfois que le

Québec est rempli de grands garçons confus, mêlés, barbus, se cachant de leur propre image.

Des hommes plus âgés me disent souvent: Mais où sont donc les hommes de votre génération? Comment se fait-il qu'il y ait tant de femmes intéressantes vivant seules leur trentaine? Sont-ils tous virés «homo-sexuels»? Ont-ils opté pour des femmes plus jeunes donc plus dociles?

Je n'ai jamais su répondre à ce commentaire, mais je crois que vous y répondez mieux que quiconque.

Et lorsque vous dites que pour sortir de l'adolescence, il faut des «occasions d'ironie», le féminisme ne vous procure-t-il pas l'occasion rêvée? Ne devient-il pas cette «limite», cette «extériorité à laquelle vous devez adapter votre délirante intériorité»? Est-ce pour cette raison que vous êtes si mordant, si gratuit et encore si tristement adolescent? Ne voyez-vous pas que le féminisme est la suite logique d'une adolescence choyée? Pourquoi les femmes de cette génération «divine» accepteraient-elles de vivre pauvrement, d'élever seules leurs enfants, de perdre leurs emplois déjà précaires et mal rémunérés? Le rapport Dodge sur *L'évolution du travail canadien dans les années 1980* prévoit que le taux de chômage sera six fois plus élevé chez les femmes dès 1985 et seize fois plus élevé vers 1990. De plus, d'autres études ont démontré qu'à 65 ans et plus, trois femmes sur cinq vivront sous le seuil de la pauvreté.

Comment pouvez-vous confondre ces tristes réalités avec une coloration idéologique, avec un «narcissisme primaire», avec «la glorification de la pure appartenance sexuelle», et j'en passe...

Vous voyez, monsieur Ricard, les enfants mâles du *baby-boom* sont restés bien à l'abri dans le château de Walt Disney; les filles, elles, ont pris «une débarque». Certes il vous est «possible de sortir de ce miroir». Venez le briser sur la réalité de la vie de vos compagnes de route. Grandissez, dépêchez-vous, nous n'aimons pas être une génération de mutantes si nous sommes les seules à muer.

Premier et unique exercice pratique

Parler de tout ça avec vos amies. Elles vous aideront à comprendre que grandir, même si c'est pénible, a ses bons côtés.
